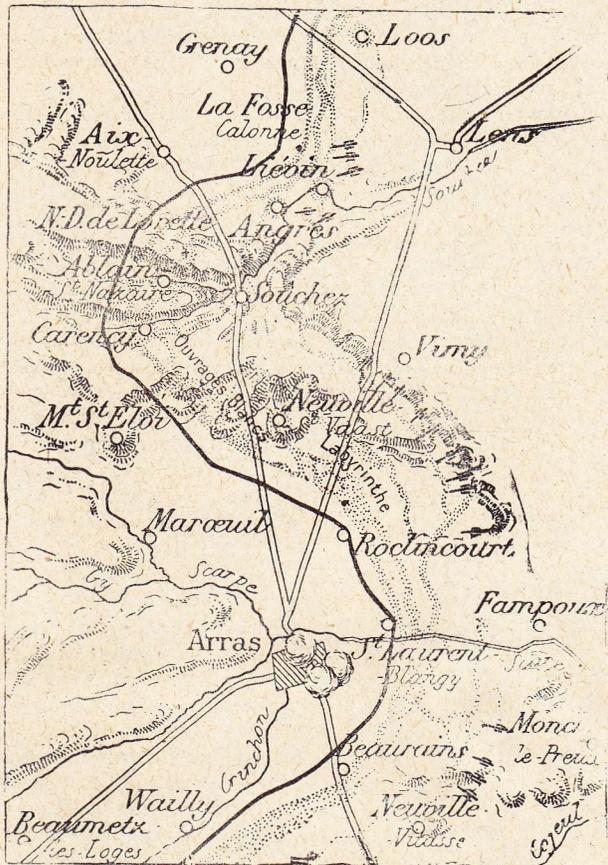


Le 20 octobre, grâce aux transports puissants par les voies ferrées belges, quasi intactes, l'artillerie lourde allemande



L'organisation des lignes allemandes autour d'Arras.

est à pied d'œuvre, avec un nombreux approvisionnement d'obus, devant Arras, devant Ypres, devant l'Yser.

Sur les trois fronts, la vraie bataille commence, le 21 octobre, par un bombardement extrêmement violent.

Elle sera terminée sur l'Yser, par l'inondation salvatrice, le 31 octobre; l'accalmie générale ne viendra devant Ypres, après des hécatombes formidables de Britanniques et de Français, que le 15 novembre.

Devant Arras ce fut plus bref, mais tout aussi décisif.

Maîtres des hauteurs entourant la ville sur les trois quarts, les Allemands font pleuvoir un déluge d'obus sur la belle capitale d'Artois.

Les énormes obus de 210 et même de 280 écrasent la ville ouverte et ses richesses d'art : le splendide beffroi dominant le bel hôtel de ville croule le 22.

Ce jour-là, dans l'après-midi, devant Guillaume II, les Allemands donnent l'assaut à Saint-Laurent-Blangy. Dans les maisons croulantes, sous les obus et l'incendie, les alpins, mêlés de zouaves et de sapeurs, qui descendent justement du train, tiennent ferme.

Le 23, six bataillons sénégalais, débarqués l'avant-veille, attaquent, dégagent la ville fortement pressée au nord-est et sauvent Arras pour la deuxième fois.

Quel sujet de modestie et de philosophie !

Ainsi, ces peuples de Belgique, de France, de Grande-Bretagne et même ces Allemands, qui se croyaient dépositaires essentiels de la puissance du monde, se virent arbitrer par des nègres venus des steppes africaines.

L'épopée des noirs, dans la Grande Guerre, devait s'échelonner jusqu'à la fin dans des défenses héroïques comme Gallipoli, Reims et dans cet enfoncement, avec les Serbes, du front bulgare, qui inaugura la capitulation des Centraux.

Rappelons qu'à Dixmude, après six jours de résistance héroïque des régiments belges et des fusiliers marins, deux bataillons de Sénégalais arrivèrent, aussi à temps, le 26 octobre 1914, pour relever les défenseurs les plus épuisés : de ces 3^e bataillon de tirailleurs du Maroc et 1^{er} bataillon de tirailleurs d'Algérie, cent cinquante valides sortirent seuls de la fournaise vers la fin de la bataille...

(A suivre.)

L'-colonel FONTAINE.

Dans la Wallonie de la nouvelle Belgique

Oh ! ces noms, ces noms doux et sonores, tous évocateurs du beau pays latin : Remonval, Bévercé, Ondenvil, Bernister, Bullange, Ligneuville, Beaumont, Ovifat, Arimont, Longfaye, Bruyère...

Lorsque, au cours d'une balade à travers les Ardennes orientales, — coin retrouvé de la patrie, — on entend, articulées par des bouches rudes, ces syllabes si chantantes et si cadencées, comme là, tout de suite, le cœur se sent proche du cœur de ces braves gens — nous ne disons rien des immigrants — redevenus ce qu'ils n'auraient jamais cessé d'être si le caprice d'une diplomatie aveugle ne les avait arrachés à leurs écoles, à leurs clochers, à leur langage, pour les livrer pendant près d'un siècle à la brutalité d'une discipline de fer !

Et combien l'émotion se fait plus intense encore quand, par les vieux chemins fleuris de genêts et de marjolaines, sur la montagne qu'assombrit une escalade de sapins noirs, dans la dégringolade des raidillons au bas desquels gronde le torrent, aux carrefours que bénit le geste tragique des christs campagnards, retentit tout à coup à notre côté, selon le hasard des rencontres, le rude « hôjoui » familier et fraternel des terriens allant gravement au labour de la terre, la faulx sur l'épaule, la croûte de la journée dans le bissac,

les yeux plissés par l'éclat du ciel. « Bôdjou ! » C'est toute la Wallonie qui s'affirme et se perpétue dans ce traditionnel vocable répété sur les routes schisteuses tant de fois par les ancêtres, ceux-là dont l'existence irrésignée n'a pu qu'espérer l'aurore sans la voir se lever jamais. Que tous ces exilés, touchés successivement par la mort, devaient reposer avec calme à l'ombre de leurs croix de bois ou d'ardoise, maintenant que leurs pauvres tombes sont carcassées par la lumière de la libération obstinément attendu !

Mais voici que s'éparpillent, sur les remparts, les pittoresques hameaux de la nouvelle Belgique.

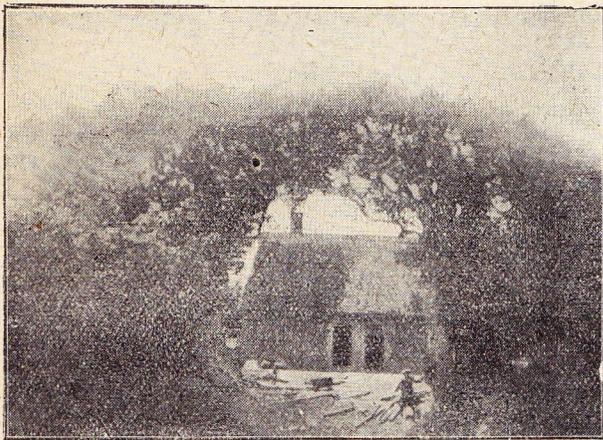
Immédiatement et dès la première maison du village, ils s'annoncent au regard du visiteur : pédestre, cycliste, automobiliste, par un encadrement rectangulaire espacé sur deux montants et sur lequel apparaissent, noir sur blanc, des noms aujourd'hui doublement vivants : Thirimont, Faymonville, Robertville, Malmédy, etc...

Et, bientôt, se profilent de distance en distance les chaumières, longues et basses, aux toits mordorés, d'où monte vers le ciel, quand tombe le soir, la fumée des âtres — *Jam procul villarum calmina fumant* — et qui protègent contre les vents d'ouest de hautes et massives charmilles semblables à des murs de feuillage. Un porche cintré, taillé

à même l'épaisseur des charmes, s'ouvre dans ces haies rigides, qui dévient la ruée des pluies et les bourrasques des neiges. Par son ouverture régulière, il laisse entrevoir la grange, à la porte de guingois d'un bleu fané, d'où déborde le foin des landes; la herse, à côté du fléau appuyé sur le mur en torchis; le vieux char qui, dès l'été finissant, au crépuscule, ramène la tourbe des lointains de la Fagne; le coq perché sur le fumier où parmi des brins de pailles jouent de fugaces reflets d'or et jetant à la joie du matin son fanfarant cocorico; l'appentis sous lequel s'abrite le bois venu des coupes en forêt; le soc de l'araire zébrant la pénombre de l'éclair de sa lame d'acier, et le chien de garde, étendu de tout son long devant sa niche, impassible en apparence, le museau allongé, les yeux mi-clos, mais, à la moindre alerte, debout, les yeux ardents, le poil hérissé..

Les plateaux s'animent.

Dès l'aube, la brousse à laquelle la ténacité ardennaise arrache une par une ses richesses rebelles s'emplît de la rumeur éparse et variée des travaux de la glèbe... Dans les prairies humides, après la douceur de l'étable, où elles ont été ramenées la veille par suite du froid toujours agressif, même l'été, de ces altitudes, les bêtes s'en reviennent, au



Sourbrodt. — Porche cintré dans une haie de charmes.
(Photo G. Leroy.)

petit matin, vers leurs pacages familiers sous la conduite de tout jeunes pâtres, garçons et fillettes, ou de vieillards trop faibles pour la besogne des labours.

Quand la journée est finie et que la nuit envahit peu à peu les campagnes, une fois encore, comme hier et comme avant-hier, lentement le bétail s'achemine par les ornières de la garigue, le chien bondissant autour de lui avec des abois heureux. C'est pour la brave bête le repos, après la garde attentive, et toujours efficace, dès qu'avidés de vagabonderies les sonnailles tintinnabulent tout à coup dans le bois voisin ou vont se perdre du côté des champs d'avoine et de seigle, si tentants avec leurs grands épis baignés de soleil.

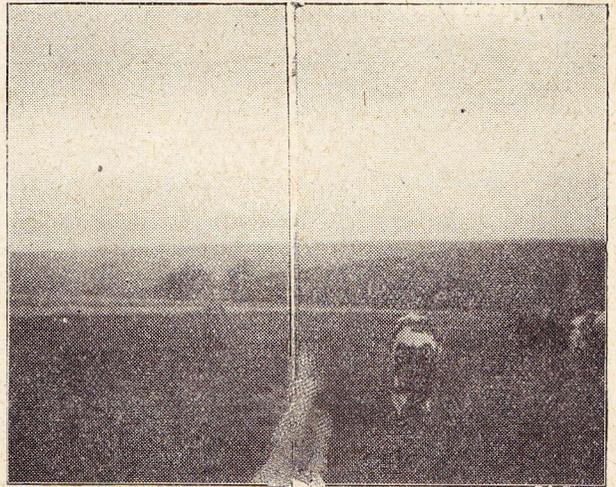
Qu'il fait bon entreprendre alors un bout de causette avec les anciens ! On les voit la pipe aux dents, le pas rythmique, ramenant des pâtis la pastorale caravane, comme l'ont toujours fait ceux de leur race, et, malgré l'habitude, se sentant vaguement troublés devant le mystère des vallées entreprises par l'ombre.

— Tiens, c'est vous, Jean-Pierre !

A ce salut cordial, le paysan, reconnaissant la voix et dont la défiance s'est éteinte, s'abandonne et se met à « djâser » dans un bel idiome fait de fières et truculentes onomatopées.

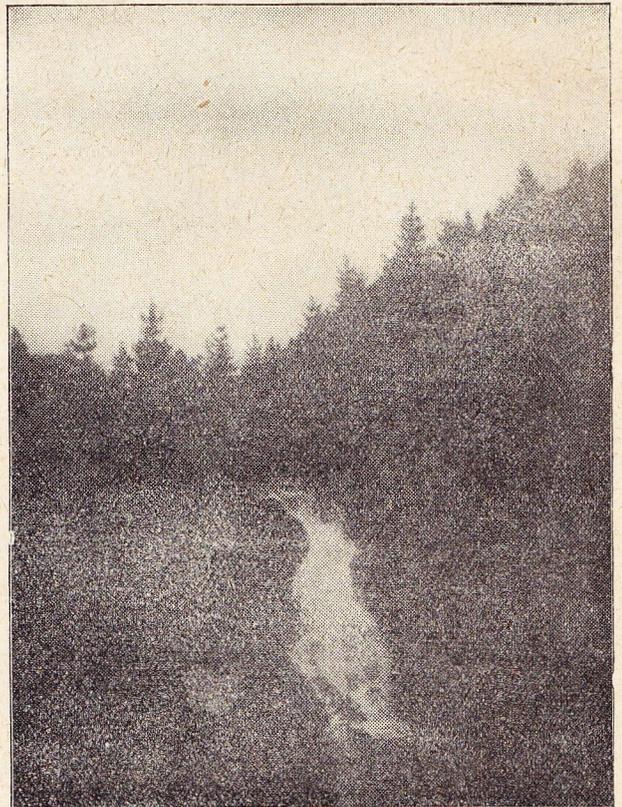
C'est un ancien d'Ondenval, glabre, le cuir ridé sous son feutre roussi, et avec qui on se plaît à faire route, dans la

paix du soir, vers les chaumières blotties là-bas sous les arbres. Par saccades et s'interrompant à tous coups pour rallumer sa pipe sans cesse éteinte, il recommence, ainsi qu'il



Longfaye. — Sur les sommets devant la Fagne.

l'a fait tant de fois jadis aux amis sûrs et portes closes, le récit pittoresque et trainard de tout ce qu'ils ont souffert, des années et des années...



Longfaye. — Cascade du ru de Bayehon.

« Oui, s'écrie-t-il, on avait mal au cœur, quand le curé montait en chaire le dimanche et qu'il prêchait, dans un langage que nos mères ne parlaient point et que, malgré tout,

nous ne parvenions pas à comprendre. La langue est dans le sang, voyez-vous. Ces choses ne peuvent s'arracher... Que de fois j'en ai pleuré en revenant de l'église, n'ayant pu profiter de ce qui s'y était dit, ou bien encore quand les petits nous racontaient, après le *catisime* (catéchisme) ou après l'école, que le prêtre, puis l'instituteur les avaient gardés des



Robertville. — Les fonds de la Warche.

heures et des heures, bourrant leurs pauvres têtes de mots inconnus, obscurs et difficiles à retenir... »

Ailleurs, c'est un ancien de Walck, une façon de patriarche à barbe blanche, cueilli dans la descente de Walck à Rheinartstein, ce vieux burg dont les ruines, juste en face, commandent les fourrés et les roches autour desquels sinue la Warche aux eaux écumeuses.

Des souvenirs communs nouent l'entretien : le vieux Loffet, épris, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, d'une fille de ferme toute jeune et qui, en riant de cet amour tardif, ne se faisait pas faute d'en tirer profit; la vieille Spahn, morte centenaire, un soir, au coin du feu, brusquement, alors que tout le monde s'attendait à la voir durer des années encore; les loupottes courant — oh! la fuite de leurs petites flammules vertes! — près des sapins, parmi les sphaignes, sur le vieux chemin de Robertville; la roche du diable — un poudingue énorme — dans les aspérités duquel s'est empreint ineffaçablement un pied fourchu sorti de l'enfer...

Mais la conversation s'empresse vers les préoccupations du moment.

« C'est qu'ils ont eu beau faire. Nous sommes restés comme des rocs. Plusieurs de ceux d'ici n'ont-ils pas eu leur enfance bercée par le souvenir de Napoléon! Ainsi, tenez, mon aïeul, un dur à cuire, a fait la campagne d'Espagne et est entré à Saragosse. Que de fois, quand j'étais

un marmouset, ne l'ai-je pas entendu nous conter à la veillée, tandis que des rafales de neige, soufflant de Fagne, secouaient notre pauvre mesure, des histoires et des histoires où passait toujours la capote du petit caporal... On a du sang français dans les veines, quoi! »

Et partout c'est la même atmosphère de délivrance, la joie du retour à l'autrefois, le même réveil heureux et clair.

Tel fermier, là-bas, à l'extrémité de Sourbrodt, au bord des landes où clapotent dans la bruyère les sources de la Roer, vous parlera de ses deux solides gars, un tué dans les plaines de Russie, l'autre revenu de Verdun le bras fracassé. Et il ajoutera, un éclair dans les yeux : « Dire que les Hindenburg et les Ludendorff réservaient nos garçons pour les premières lignes!... Heureusement, c'est fini. Plus jamais, plus jamais, nous ne reverrons ces gens-là dans nos chemins, sinon peut-être un jour, mais alors ce serait face à face. »

Et, le poing fermé, ce paysan menace quelque chose du côté de l'est...

Oui, tous ces anciens, fidèles et irréductibles, que la « Kultur » n'a fait que frôler, malgré les intrigues et les persécutions...! Ils sont la race, restée silencieuse, stoïque, méprisante, en dépit des pénétrations insidieuses dont les instituteurs, les membres du clergé, les fonctionnaires se faisaient les stériles artisans. Aujourd'hui, ils ont reconquis leur home, leur passé, leurs villages, et partout, dans la montagne, le vieux coq wallon sonne le cocorico de la délivrance.

Leurs villages...

C'est Robertville, sur la route de la Baraque — *Rubivete*, comme on dit là-bas. Son église, en moellons, surmontée d'une tour quadrangulaire d'où pointe une flèche un peu grêle pour sa trapue architecture, érige, au-dessus des chaumes, la beauté sévère que lui envieraient ses sœurs de l'Amblève et de l'Ourthe, généralement si banales dans leur vêtement de briques rouges.

Orientée de l'est à l'ouest, l'églisette reçoit par les baies de l'abside les premières et timides caresses du soleil levant et le vieux tableau du chœur, toujours dans l'ombre, semble par contraste s'assombrir davantage encore quand les rayons, devenus plus pénétrants, finissent par déborder les torsades qui l'encadrent, mettant autour de la pieuse effigie une pâle auréole de lumière.

Tout proche, en retrait, une façon de béguinage aux murs épais, pas bien hauts, dont le chaperon s'orne d'une toison de graminées, de jubarbes et de sédums, avec des angles rentrants et troués d'une porte qui s'ouvre sur un jardinet où l'œil cherche, instinctivement, le passage frôleur de béguines à mantes et à capuchons, tel un coin de Malines ou de Bruges.

A côté, la grosse ferme Dethier au fond d'une cour, barrée d'un pignon en pierres du pays, dans les interstices desquelles poussent drues des touffes de gazon fin. A l'arrière,



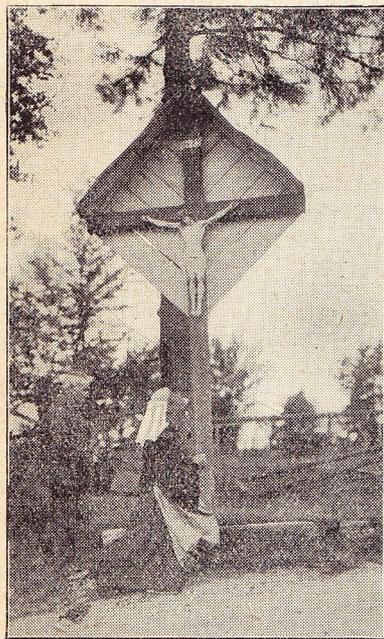
Robertville. — Porche de la ferme Dethier.

les corps du bâtiment, remontant à près d'un siècle et demi; ses croisées à meneaux dans un pignon du moyen âge; le chaume de sa toiture chatoyant de couleurs riches et rares;



Paysanne wallonne de Xhoffraix.
(Photo A. Quérinjean.)

ses linteaux où s'encastrent de naïfs ornements colorés; un jeune chat clignant à la lumière au haut d'une échelle; les poules picorantes; l'étable où se devine, dans le noir, une blancheur de croupes; le foin débordant en coulées d'or pâle du sina au-dessus de la grange; la charrue, les faucheuses, les herses toujours prêtes aux rites de la terre. En face l'hôtel Hennès, précédé d'une terrasse que protège contre l'ardeur du soleil un encadrement de feuillage. Chacune des fenêtres s'encombre de géraniums, de cinéraires, de hautes marguerites, de larges campanules, de fuchsias aux grappes violettes retombantes. Cette abondance d'urnes, de tiges et de corolles s'insinue et se prolonge sur tout le pourtour, entretenue par la main soigneuse et fidèle d'une femme qui aime les fleurs.

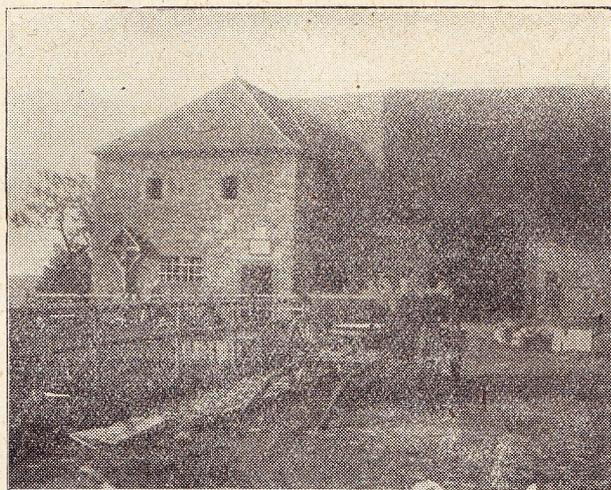


Xhoffraix. — Le crucifix.
(Photo A. Quérinjean.)

toire à pic, sur les flancs duquel semble avoir été posé par quelque fée mystérieuse un immense coussin de bruyères en fleurs. Et ce coussin, par sa forme étrange et sa couleur de

deuil, fait penser à une grande croix violette dont s'ornerait pour un office funèbre un catafalque écroulé au milieu des rocs.

Sur le plateau tout proche, le cimetière, commandé par une avancée de sapins et dont la porte rouillée découvre dès l'entrée, s'imposant aux regards, la tombe du révérend Martin-Joseph Dethier de Gueuzaine, recteur d'Ondenval et de Faymonville; puis, parmi les callunes, les genêts et les épilobes de saint Antoine, celles de Bronlet et de Jean-Joseph Nailis, dont les *Légendes et profils des Hautes Fagnes* évoquent le pieux et mélancolique souvenir; enfin, de-ci de-là, les croix de ceux qu'a fauchés la Rafale, avec ces seules désignations, toutes en français, ne l'oublions pas: « Tombé en Flandre », « Tombé dans les plaines de Russie », « Mort victime de la guerre à Vouziers le 9 décembre 1914 », « Tombé près de Sedan le 27 août de la même année ». Détail significatif, surtout quand on songe à leur date, aucune de ces inscriptions ne porte: « Mort pour la patrie », ni le liturgique *in memoriam* de l'ancien vainqueur: « Gefallen für Gott und Vaterland ». Au centre, toute seule, une croix en bois, très vieille, peut-être entièrement oubliée.



Oviat. — La ferme du Christ.

De ses traverses, un petit Christ en métal argente, retenu seulement par les pieds au montant, — les intempéries ayant détaché les bras de leur support, — semble vouloir prendre son vol vers le ciel. Presque un symbole d'espérance et de libération.

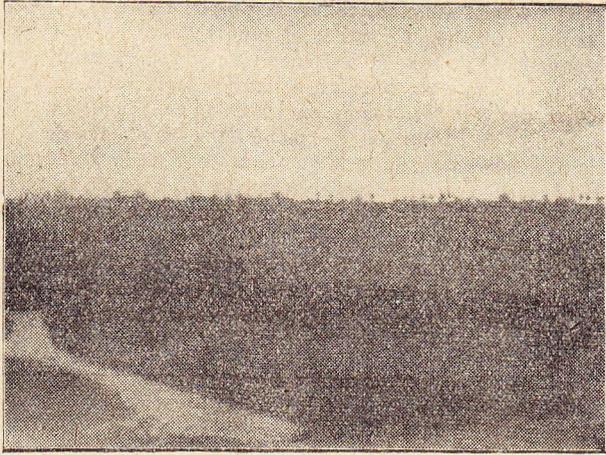
Derrière le cimetière, sur la côte qui descend à l'étang d'aspect sinistre qui borde la route en contre-bas, sur un talus qu'envahissent les ronces et les végétations parasites, une croix, évocatrice d'un crime cette fois, sur laquelle nous lisons ces mots douloureux et naïfs: « A la mémoire de Marie-Augustine Noël, enfant de Marie, assassinée le 10 décembre 1901, victime de la vertu ». Epilogue d'un drame resté mystérieux dont on parle encore avec effroi aux veillées ardennaises.

Un peu plus loin, dans la direction de l'ouest, la sente contant sous bois et qui conduit aux ruines de Renarstein, château des Quatre fils Aymon, selon la légende.

Renarstein!

Oh! ces murs envahis par les saxifrages et les pariétaires, ces tronçons se désagrégant, hélas! de plus en plus, sous les pluies et les neiges, la tour du guet, la poivrière de la chapelle, ses vestiges de créneaux et de machicoulis, les oubliettes, enfin, évocatrices de brodequins qui broient, de chairs fumant sous la flamme, de noyades au fond du tor-

rent rouleur des cadavres. Oh ! ces restes, encore palpitants d'une vie lointaine que notre chère Commission des Monuments et des Sites s'emploiera, nous nous en portons garant, à défendre mieux que sous le précédent régime — ils en ont bien besoin — contre les iconoclastes et contre la nature inconsciente et niveleuse.



Sourbrodt. — Les sources de la Roer.

Quand la nuit descend sur le plateau, l'impressionnant paysage que dominent les débris de l'antique castel devient plus mélancolique encore, au fur et à mesure que les ténèbres s'emparent de ses tourelles déchues. Debout sur le roc, au-dessus de l'abîme, on le voit peu à peu entrer dans l'ombre. Sentinelle vigilante, il s'obstine à garder immémorialement le val de la Warche, dont les eaux miroitantes pailletées d'éclairs se perdent dans l'étranglement des gorges lointaines.

Parfois une chouette perce le silence de son cri aigu. Et les anciens qui descendent d'Ovifat ou de Sourbrodt pour remonter la falaise, au-dessus de laquelle dorment paisiblement les pâturages de Walk, se figurent que, par un prodige du ciel, l'oiseau nocturne, plusieurs fois centenaire, est demeuré le seul survivant d'une époque abolie et que sa note lugubre pleure le regret des demoiselles à hennin, des chevaliers bardés de fer et des beaux preux de Charlemagne...

Walk, Ovifat, Sourbrodt...

Toujours et toujours la même hantise ! Walk, aux chaumières éparées, dont plusieurs en pans de bois, avec sa minuscule églisette précédée d'un avant-corps et que débordent presque entièrement aux regards deux énormes tilleuls, dont l'un mutilé par la foudre et l'autre dépassant en hauteur le coq du clocher.

Ovifat, sur l'autre rive, couronné par les Montis, à la base desquels chante le ru de Bayehon, dégringolant des tourbières proches.

Combien le professeur Léon Frédéricq se réjouirait de retrouver dans ce défilé aux parois soufrées et d'où s'écroule une cascade pour ainsi dire inconnue et plus sauvage que celles de la Hogne, à côté de la digitale blanche, les fleurs subalpines et circompolaires qui s'appellent le fenouil des montagnes et la trientale d'Europe.

Sur la première maison du hameau, celle qu'occupait, voilà des années, Jean-Joseph Nailis, — le héros du Corbeau

blanc, — une inscription appartenant aujourd'hui à l'histoire et qui ne sera plus demain qu'un anachronisme :

OVI-FAT
BÜRGERMEISTEREI WEISMES
Kreis Malmédy
R. B. Aachen
Landw. Bezirk
Hauptmelde Amt
Montjoie.

Sourbrodt, enfin, le vieux Sourbrodt, — car le moderne, celui de la gare, conservera, hélas ! longtemps encore l'emprise lourdement architecturale qui sévit aux confins d'Aix-la-Chapelle, — Sourbrodt, sous les arbres duquel se blottit le presbytère, hospitalier, — Thomas Braun en sait quelque chose, — de l'abbé Pietkin, où médite, travaille et espère un Wallon de la première heure, un savant et un apôtre. Chapeau bas devant cette conscience et cette incarnation vivente du patriotisme !

Enfin, vers le sud-ouest, Malmédy.

La jolie petite cité, adossée aux conglomérats de poulingues de l'Ivremont, aligne entre les montagnes qui la bordent la piété de son calvaire, les tours jumelles de son église abbatiale, la naïveté de ses chapelles, le recueillement de son antique église des capucins, et la poésie de son carillon prolongeant en échos sur la place du marché la douceur de son rythme sonore.



Sourbrodt. — L'abbé Pietkin devant son presbytère, et sa sœur, M^{me} Bragard, mère de Henri Bragard, de Malmédy.

De bonnes et franches figures se détachent sur ce fond urbain. Et parmi elles l'abbé Bastin, Prosper Renard, Joseph Waty et Henri Bragard, le poète, un nom désormais historique et qui symbolisera à jamais le retour glorieux du district de Malmédy à la mère patrie.

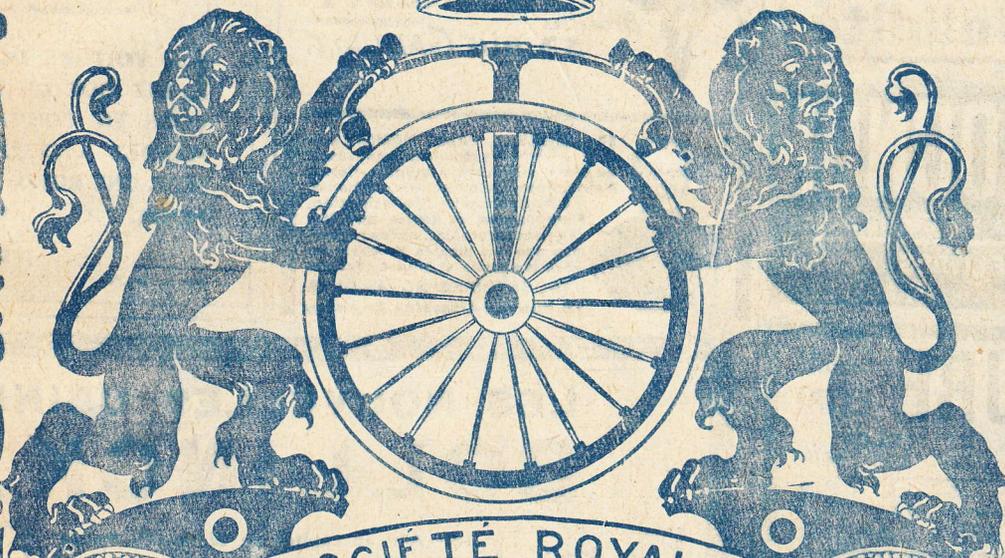
ALBERT BONJEAN.



TOURING-CLUB DE BELGIQUE

SIÈGE SOCIAL :
13, rue du Congrès
BRUXELLES

XXVI^e ANNEE. N° 21
1^{er} NOVEMBRE 1920



SOCIÉTÉ ROYALE

SOMMAIRE
DU BULLETIN OFFICIEL

Chroniques documentaires. — Marée fraîche (suite et fin) (Victor Soyser)	481
Quelques données pratiques pour visiter avec fruit, en venant d'Ypres, Tournai ou Mons, les émouvants champs de bataille d'Artois (suite) (Lt-colonel Fontaine)	487
Dans la Wallonie de la nouvelle Belgique (Albert Bonjean)	492
Notions d'archéologie préhistori- que, belgo-romaine et franque à l'usage des touristes (suite) (Bon de Loë)	497
Les cotisations de 1921 (O. Cau- derlier)	501
En Sicile (A. Sluys)	502
Variétés	504

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à
M. Georges LEROY, vice-président, rédacteur en chef
du Bulletin officiel, 13, rue du Congrès, Bruxelles.

Pour les annonces, s'adresser à Francis LAUTERS
96, rue du Méridien (tél. Brux. 9163), ou à M. VAN
BUGGENHOUT, 4 et 7, rue du Biscuit, Bruxelles.

Visitez la GROTTE DE HAN, la plus grande merveille naturelle de l'Europe.
Station : Rochefort. Cinq francs de réduction pour les membres du Touring Club, sur présentation de la carte de membre
revêtue de la photographie, tant à la Grotte de Han qu'à celle de Rochefort.